

Niklaus Manuel Deutsch, peintre et juge de son temps
Le jugement de Hans-Jürgen Greif. L'instant même, 242 p.

Patrick Bergeron

Numéro 224, janvier–février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, P. (2009). Niklaus Manuel Deutsch, peintre et juge de son temps / *Le jugement de Hans-Jürgen Greif. L'instant même, 242 p.* *Spirale*, (224), 48–48.

Niklaus Manuel Deutsch, peintre et juge de son temps

LE JUGEMENT de Hans-Jürgen Greif

L'Instant même, 242 p.

par PATRICK BERGERON

Ce quatrième roman de Hans-Jürgen Greif est une élaboration narrative autour d'un tableau du peintre suisse Niklaus Manuel Deutsch, *Le jugement de Pâris* (1517-1518), reproduit en illustration de couverture. On y voit Pâris qui vient tout juste de décerner la pomme d'or à Vénus, tandis que les visages détournés de ses rivales, Junon et Minerve, laissent entendre que ce jugement ne demeurera pas sans conséquences. C'est la naissance de ce tableau que raconte *Le jugement*, à travers un savant amalgame de fiction et de faits historiques.

Installé à Berne avec son épouse Katharina (née Frisching, c'est-à-dire d'une famille très en vue), leur fille malade Margot, sa belle-sœur Sophia, la domestique Bärbli et l'apprenti Melchior, Niklaus Manuel a beau s'être taillé une réputation de grand maître, ses clients le traitent parfois en artisan et il a plutôt du mal à joindre les deux bouts lorsque débute l'histoire, en juillet 1518. Des dépenses plein les bras, le peintre n'a d'autre choix que d'exécuter la toile que lui a commandée un membre du Petit Conseil bernois, Bendicht Brunner, pour quelques ridicules florins. Le contexte du récit est exposé avec le plus grand soin par Greif : la vie personnelle du peintre, ses idées sur l'art, ses réalisations passées — dont la *Décollation de saint Jean* et le *Martyre des dix mille chevaliers* —, sa participation aux campagnes militaires parmi les *Reyslouffer*, ces mercenaires suisses qui portaient la croix de Saint-André et avaient en horreur les lansquenets souabes, sans oublier les habiles manœuvres de son épouse pour lui ouvrir à lui, fils naturel d'un immigrant italien, les portes de la bonne société bernoise. *Le jugement* retrace ensuite le cheminement parcouru par le peintre pour trouver sous quel angle représenter tour à tour Junon, Minerve, puis Pâris et Vénus. Ce cheminement, constaté-on, est autant de nature philosophique qu'artistique : le lecteur est

amené à découvrir derrière « le jugement de Pâris » (le peintre ayant dépeint le héros troyen sous ses propres traits) le regard de Niklaus Manuel sur l'Europe de son temps.

Ce n'est pas innocemment que Greif a choisi de se concentrer sur l'année 1518. L'Occident venait alors de traverser un point tournant de son histoire. Les différentes facettes du récit de déploient à partir du 31 octobre 1517, date où Luther a affiché sur la porte de l'église de Wittenberg, en Saxe, quatre-vingt-quinze thèses dénonçant les scandales de l'Église de son temps. Une ère de profondes mutations devait s'ensuivre, qui ferait entrer l'Europe dans des siècles

Non seulement Greif dissèque-t-il avec beaucoup de finesse le contenu visible sur la toile, de la position des figures mythiques au choix et à la disposition de leurs étoffes et ornements, mais il replace l'histoire du tableau — ou si l'on préfère du *Tüchle*, c'est-à-dire un carré de chiffon — dans la vie personnelle du peintre. Cette composante du livre est très instructive. Nous y apprenons, notamment, d'où vient la tendance de Niklaus Manuel à peindre son autoportrait, quelle place occupe *Le jugement de Pâris* par rapport à d'autres de ses œuvres, quelles étaient les conditions de vie d'un peintre à la Renaissance ou quelles techniques entraînent dans la fabrication des couleurs. Autant le dire sans

exemple, sont toujours justifiées, de sorte qu'il n'est pas nécessaire d'être déjà familier avec l'histoire européenne du temps de la Réforme pour apprécier *Le jugement*. La plus grande réussite de Greif dans ce livre repose peut-être sur les portraits psychologiques, surtout ceux de Katharina (la femme du peintre) et de Sophia (sa belle-sœur), respectivement les Junon et Minerve du tableau. Sur elles, comme sur Dorothea (la Vénus du *Tüchle*, une courtisane fréquentée en cachette dans un *Badhaus*), repose la tension dramatique du roman. C'est grâce à ces trois visages de la féminité que *Le jugement de Pâris* va livrer ses secrets. Nées de l'imagination du romancier, toutes trois sont troublantes de vérité, tant l'auteur a bien saisi les contours de leurs personnalités. Comme dans ses textes antérieurs, Greif s'inspire des techniques des grands romanciers du XIX^e siècle, de Flaubert à Fontane : appropriation du sujet, mise en place des stratégies narratives, cisèlement de la prose, peaufinage du registre symbolique... On reconnaîtra l'approche des meilleurs livres de Stefan Zweig : retracer, par le portrait psychologique d'un individu, l'esprit d'une culture et d'une époque. Sous la plume de Greif, la Suisse du début du XVI^e siècle revit avec un éblouissant souci du détail. Ainsi, on retrouve dans *Le jugement* le même savoir-faire que dans les recueils de nouvelles ou les romans précédents de Greif, mais orienté vers de tout autres fins. Après un roman en portraits qui donnait lieu à un folklore mythologique québécois (*La bonbonnière*, 2007) et le prenant récit du dernier castrat moderne (*Orfeo*, 2003), *Le jugement* révèle une capacité de renouvellement que l'on rencontre très rarement chez les romanciers. On chercherait en vain les répétitions d'images, de vocabulaire ou de thèmes. Même l'humour, plus discret mais non moins présent que dans *La bonbonnière*, emprunte un tracé nouveau. En résulte un roman d'art écrit avec grand art. ●

Récit et épilogue jettent une lumière fascinante et complète sur la Renaissance et les débuts de la Réforme.

d'avancées spectaculaires, notamment sur le plan des sciences. On comprend dès lors l'importance de la figure du peintre, mise au centre du roman : Niklaus Manuel, qui a d'ailleurs été un acteur politique à la fin de sa vie (il a œuvré pour l'introduction de la Réforme à Berne), a senti que le vent changeait. On comprend également qu'il ait représenté des musulmans et des juifs sur le mur du cimetière bernois, et se soit dépeint lui, fils illégitime d'un *Walch*, donc un étranger, en compagnie d'étrangers. La toile *Le jugement de Pâris* annonce les changements subtils qui s'empareront de l'Europe dès la Réforme. Le peintre a ainsi réalisé un coup de maître en « jugeant » son époque.

Berne 1518 : entre Renaissance et Réforme

Le jugement est un roman riche à plusieurs titres. D'abord, il propose une analyse éclairante et détaillée du tableau auquel il emprunte son sujet.

détour : une telle ambition narrative suppose une érudition folle, que possède indubitablement Greif. Toutefois, et pour le plus grand bonheur du lecteur, le récit n'est nulle part alourdi par des gloses savantes, même dans l'épilogue. Certes, le ton didactique avec lequel celui-ci a été rédigé tranche sur le ton narratif des chapitres précédents, mais les précisions que fournit l'auteur sont toutes les bienvenues. Elles viennent satisfaire une curiosité qui, autrement, aurait pu laisser au lecteur une impression de manque, toute légère fût-elle. Heureusement, tel n'est pas le cas : récit et épilogue jettent une lumière fascinante et complète sur la Renaissance et les débuts de la Réforme.

Hans-Jürgen Greif, à qui l'on doit aussi deux recueils de nouvelles, dont le très beau *Solistes* (L'Instant même, 1997), sait comment maintenir l'intensité du rythme narratif. C'est pourquoi les descriptions de la vie politique ou militaire des Confédérés suisses, par